



Mlle RUTH HANNA.

Parmi les plus charmantes jeunes filles de la société officielle de Washington aucune n'est plus populaire que Mlle Ruth Hanna, la fille du sénateur Marc-Aurèle Hanna, de l'Ohio. Elle a été choisie par les fonctionnaires du département de la marine pour baptiser le nouveau croiseur américain Cleveland, et ce choix a plu au monde de Washington autant qu'aux amis de Cleveland.

L'ABELLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABELLE QUI VESTIMENT L'EXPOSITION PANAMERICAINNE DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO CIRCULATION BUREAU, 305 MAIN STREET.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 23 août. Indications pour la Louisiane: Temps généralement beau samedi et dimanche excepté ondées dans l'extrême partie sud; vents variables.

NOTRE EDITION

—DU—

1er Septembre.

Pour rester fidèle à la tradition, L'ABELLE publiera, cette année, le 1er septembre, une revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1900-1901 à la Nouvelle-Orléans. Cette revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser le public sur les progrès du commerce et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairont même aux plus exigeants.

TEMPERATURE

Table with columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows: Du 23 août 1901, Max, Min, P. M.

L'ABELLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- Une cour d'amour en Extrême-Orient, Prince Henri d'Orléans. Enfants doubles. Angleterre, poésie, J. Gentil. "Bris de Lilas". Souvenirs d'un Nouveau Décoré, Victor Capoul. Pater Noster! Animaux ivrognes. La Thébaïde, feuilleton du dimanche. Mondanités, chiffron. L'Actualité, etc., etc.

LE MAL DE MER

Le mal de mer est une chose si affreuse qu'il n'est pas négligeable d'essayer tous les remèdes qu'on propose pour le combattre. Et voici qu'une ligne s'est formée dans ce sens, ainsi que le raconte un journal parisien. Après les signes des adieux sur le navire qui s'en va, les belles passagères commencent à vomir. Il fait bien; les vagues se reçoivent délicatement sur leur crête renversée: les belles passagères se détournent un peu, quand elles en ont la force. Le pont du bateau présente le spectacle d'une dégoûtante affliction, et la nature, avec une coquetterie féroce, met toute sa poésie à provoquer l'infirmité humaine. Mais il n'est pas de mal qui ne vienne à bout en s'amusant. Il s'est donc formé une ligne contre le mal de mer.

LE Dernier Survivant

—DE LA— GRANDE ARMEE.

C'est à Varsovie qu'il existe et il se nomme Vincent Markiewicz. Ce brave homme voit commencer un troisième siècle étant né en 1794, à Cracovie. Malgré son âge avancé, sa mémoire est excellente et il est tout heureux lorsque le hasard lui amène quelqu'un à qui il peut remémorer les faits de guerre dont il a été le héros. Vincent Markiewicz occupe une petite chambre dans une maisonnette de la rue Leczinski, et tout son mobilier se compose d'une petite table, d'un lit et d'une valise qui fut la compagne de ses nombreux voyages. N'ayant qu'un siège, il l'offre à son visiteur, et il reste debout sur ses jambes vacillantes, oubliant sa vieillesse, tandis qu'il raconte avec ferveur des épisodes de ses nombreuses campagnes. Alors, il sort de la précieuse valise des certificats, des copies des archives qui établissent la part qu'il a prise dans l'épopée napoléonienne. Son corps est criblé de cicatrices provenant de quatre boulets, de coups de lance et de sabre. Le brave homme perd parfois le fil de son récit; mais il se ressaisit bientôt, si son interlocuteur sait l'interroger adroitement. Tous les faits qu'il cite sont confirmés par des documents civils, par des chroniques, des récapitulatifs historiques et militaires. Vincent Markiewicz a fait ses études au séminaire de Cracovie et fut six classes. Enthousiasmé par les hauts faits de Napoléon, il vint à Varsovie en 1811 au moment où l'armée française s'y trouvait. Il avait alors dix-sept ans. Vincent s'engagea comme porte-drapeau dans les chevau-légers, qui formaient alors la garde d'honneur de Napoléon, et partit avec son bataillon pour la Prusse et de là, par Villa à Moscou. Ce bataillon fut le seul qui resta complet et, par conséquent défendit les restes de l'armée française au retour de sa défaite. L'école militaire du jeune homme fut la bataille sur la grande route de Minska jusqu'à Moscou, Borodino, Wiazma, Smolensk et la Bérésina. Après le passage de la Bérésina, le jeune chevalier, ainsi que son escadron, se rendirent en Espagne sans quitter la selle. De Madrid, il revint à Leipzig au moment de la guerre civile. Quatre chevaux tombèrent sous lui, et il fut blessé plusieurs fois. Il reçut, en récompense, la croix de la Légion d'honneur et fut promu au grade de premier officier de la garde de l'empereur. Des ce moment, il ne quitta plus Napoléon et l'accompagna à Sainte-Hélène. Il finit avec lui les jours de gloire sur le champ de Waterloo et, après la défaite, il partit avec lui et partagea les heures sombres de l'internement à Sainte-Hélène. Il n'y resta qu'une année, les Anglais ayant restreint la suite de l'empereur. Markiewicz fut du nombre des renvoyés. Il revint en Europe et servit alors dans l'armée polonaise. Il fut envoyé à Varsovie comme lieutenant dans la division des chasseurs à cheval de la garde. En 1819 il passa de la garde au 4e bataillon de uhlands, en 1824, il fut nommé capitaine et passa au 1er bataillon de uhlands du prince d'Orange. En

1827 il entra dans le corps des vétérans actifs. En 1829, il eut le grade de major de ce corps. Après la campagne de 1830-1831, Markiewicz retourna à Cracovie, puis vint à Paris où il resta dix ans. Il entra alors dans la légation du général Wisokiego et fit la campagne de Hongrie en 1848. Il se réfugia en Turquie et entra dans la garde de l'armée turque, sur les bords du Bosphore. De Turquie, il passa en Italie, où il servit sous le drapeau de Garibaldi, et il combattit jusqu'en 1868 pour l'indépendance de l'Italie. Puis il se laissa du métier militaire et retourna à Cracovie, où il s'occupa des études techniques. Les correspondances de Russie et les actes des archives de Varsovie, de 1815 à 1830, prouvent les services de Markiewicz. Enfin, ayant perdu tous ses biens, il revint à Varsovie, où il vit d'une petite pension du gouvernement. Markiewicz est donc le doyen de la Légion d'honneur. On demande pour lui la médaille militaire.

BENANZIN.

Un correspondant du journal anglais "le Globe" a eu l'occasion de rendre une visite à Behanzin, l'ancien roi du Dahomey, qui est interné au fort Tartanson, dans la Martinique. Il a trouvé Behanzin en fort bonne santé. L'ancien roi nègre vit au milieu de ses femmes et de ses filles, qui lui prodigent les marques du plus profond respect. Il charme les loisirs de sa captivité en fumant des pipes et en faisant exécuter des danses par son entourage féminin. Il adore le cigare et sa joie est sans bornes lorsque le gouvernement daigne lui en envoyer une boîte accompagnée d'une bouteille de champagne. Depuis sept ans qu'il est prisonnier, c'est tout ce qu'il a pu apprendre quelques mots de français. Deux fois par semaine, Behanzin ne manque pas d'aller faire une visite au gouverneur de la Martinique, et, si une indisposition subite ne lui permet pas de remplir ce devoir, il lui envoie son sceptre, qu'une de ses femmes ou de ses filles doit froter vigoureusement contre l'épaule du haut fonctionnaire. Ce sceptre, c'est tout ce qui rappelle tangiblement à Behanzin son ancienne splendeur royale. Aussi, le considère-t-il avec une sorte de respect religieux. Il ne s'en sépare jamais, ou plutôt une de ses femmes le tient constamment devant lui. C'est un petit morceau de bois surmonté d'un anneau d'argent entouré d'un anneau d'argent. Son aspect n'a vraiment rien de majestueux. On dirait un baguette de tambour. Une fois, parait-il, ce sceptre avait été égaré. Behanzin faillit en faire une maladie et il ne recouvra sa santé et son esprit que lorsque le précieux objet fut remis en sa possession.

UN MARI EN LOTERIE.

Un jeune employé de Glenoco (Oklahoma) vient d'avoir l'ingénieuse idée, pour se procurer à la fois une femme et une dot, de se mettre en loterie, comme mari, par la voie des journaux. Il a déjà placé cinq cents billets sur trois mille à cinq dollars l'un, parmi les jeunes personnes de la région. Ernest Still, c'est son nom, expose ainsi son plan :

Les trois mille billets placés me rapporteront quinze mille dollars, somme suffisante pour, en dehors de mes avantages personnels, tenter toute demoiselle désireuse de se marier. Il se peut que le gagnant ne soit pas la plus jolie fille du pays, mais je serai du moins certain qu'elle était "anxieuse" de m'épouser.

LA REVOLUTION DE 1848.

Il est intéressant de lire les mémoires. On y apprend toujours quelque chose de nouveau. C'est ainsi que l'on vient de publier les Souvenirs de M. Flotard, directeur de l'Instruction primaire en 1848. On y trouve des détails amusants sur la Révolution. Pendant que des barricades couvraient Paris, M. Flotard, homme pacifique et fort peu guerrier, fut chargé d'aller à diverses reprises parlementer avec les insurgés. Il s'en tira à son honneur, mais il y eut des incidents comiques dans cette aventure. Deux fois en vingt-quatre heures, M. Flotard fut sollicité d'endosser une tenue différente, afin d'impressionner la foule, et, finalement, il prit quelque influence, c'est qu'on crut reconnaître en lui une personnalité qui n'était point la sienne. Le matin, il rencontra le docteur Thierry, aimé comme lui de la meilleure volonté: "Passez, lui dit le docteur, votre costume de conseiller municipal et allez vous asseoir à l'hôtel de ville. — Et pourquoi mon costume de conseiller ? — Parce qu'il nous fera respecter des troupes et qu'on a besoin du peuple s'y ralliera. — Mais ce costume n'est pas connu du peuple ! — Tant mieux, il ne sera pas compromis à ses yeux; et quand il saura que ce n'est pas celui d'un fonctionnaire salarié, mais d'un magistrat municipal électif, il s'y ralliera." M. Flotard ne crut pas devoir suivre ce conseil. Il se borna à prendre sur lui de quoi soigner les blessés qu'il pourrait rencontrer et plaça à sa boutonnière la décoration de Juillet. Il se rendit ainsi à l'hôtel de ville. "Pourtant, l'après-midi, il jugea devoir être plus sympathique au peuple sous un costume guerrier; rentré chez lui, il essaya d'endosser les restes de son uniforme d'artilleur de la garde nationale en 1830; mais ces restes étaient si incomplets qu'il craignit de se rendre ridicule et, armé de son seul parapluie, il rejoignit dans la rue le docteur Thierry qui, lui, avait revêtu son costume de conseiller municipal, ceint son épée et arboré son tricorne à plumes noires." L'habileté civil de M. Flotard devait produire un excellent effet, car, dans cet homme à redingote et à longs cheveux blancs, la foule crut reconnaître le poète national; elle cria: "Vive Béranger!" et, s'écartant respectueusement devant M. Flotard qui se garda de la déromper, elle le laissa aller où l'appelaient sa mission de pacification. Aujourd'hui, s'écarterait-on devant un chansonnier? C'est dou-

teux! Nous sommes moins nombreux. Pour, ce qui ne veut pas dire que nous sommes plus âgés.

Pas brillant le dernier recensement anglais!

De 1881 à 1890, 1,728,000 Anglais se sont expatriés: 1,168,000 se sont rendus aux Etats-Unis, 286,000 en Australie, 225,000 au Canada, et 28,000 au Cap (soit 1 1/2 0/0). De 1891 à 1900 le nombre d'émigrants s'est élevé à 720,000 personnes seulement dont 520,000 (72 0/0) ont émigré aux Etats-Unis, 90,000 (13 0/0) au Canada, 55,000 (7 1/2 0/0) au Cap et à Natal, et 38,000 (5 1/4 0/0) en Australie. Mais alors, le "British Empire" est en déclin!

La cuisinière de Robespierre.

Un chercheur alsacien a récemment découvert que la cuisinière de Robespierre, Catherine Adé, était la propre compatriote de la maréchale Lefevre, tandis que le cocher du fameux terroriste, Jacob Widlocher, était de Nieder-Haaslach (Bas-Rhin). A la mort de leur maître, craignant d'éprouver le même sort que lui, tous deux quittèrent Paris et vinrent se réfugier à Nieder-Haaslach, où ils se mariaient.

AMUSEMENTS.

WEST END.

Les musiciens du Professeur Rosenbecker, Zavo et Hilda, font tous jours les délices des habitués du West End, et les feront jusqu'à la fin de la semaine.

PARC ATHLETIQUE.

"A Royal Joke" a été donné hier soir encore au Parc et le public s'est fort amusé.

L'ESPRIT DES AUTRES.

La famille Sabouloux termine, vers le déclin du jour, une partie de pêche; on vient de rassembler le matériel pour partir. — Voyons, mes enfants, dit Sabouloux, nous n'oublions rien ? — Si, papa. — Quel donc ? — Le poisson !

An Conservatoire de musique.

— Quelle chaleur ! — On ne dirait vraiment pas que nous assistons au concours des instruments... à vent !

40 HEURES SEULEMENT

pour New York via le Grand Washington et Sud-Ouest. Limité composé d'élegants chars dorés Pullman, chars d'observation, de buffet et de club. Le plus beau train du Sud. Pour lits dans chars dorés sur toute la ligne, s'adresser au No 704 rue Commerce, à côté de l'entrée pour dames à l'Hôtel St Charles.

Feuilleton

—DE—

L'Abelle de la N. O.

LES SANS FAMILLE

Marie-Madeleine

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MEROUVEL.

PREMIERE PARTIE

OEIL POUR OEIL

XVIII

LE SERPENT!

—Mon mari qui se trouvait à

deux pas de lui. Le marquis était avec sa protégée, une blonde d'une trentaine d'années, plantureuse et excitante. Je me sors des termes de Guy. —Trop excitante peut-être, observa la donzelle d'un certain ton. Ces vieux beaux ne doutent de rien. —Il n'est plus jeune, le marquis, et il ne ferait pas mal d'en rayer. —Ce serait prudent, mais ces vivours ne se croient jamais finis! Tous les mêmes! Quelques paroissiennes regardaient avec sévérité ces deux mondaines qui suscitaient leurs malices au milieu du silence général. Cela produisait un bruissement pareil à celui des ailes d'une demi-douzaine de bourdons qui auraient volé de concert dans la nef de l'aristocratique église. Sous ce regard désapprobateur, les deux dames se renfermèrent dans une prudente réserve et l'office s'acheva sans encombre. Justement, à la sortie, elles aperçurent la baronne d'Orvilliers qui passait en voiture avec sa nièce. La douairière observa: —Tenez, ma chère, voilà justement une des jeunes personnes en question. —Mademoiselle de Rambert? —Comme elle paraît triste. Le coupé de la baronne était

déjà loin. La réflexion de la vieille dame était parfaitement exacte. Mademoiselle de Rambert semblait plongée dans une mortelle mélancolie. Son front s'était assombri, ses yeux si doux étaient cernés d'une meurtrissure. Depuis quelque jours un combat se livrait en elle et sa fatigue était si visible que la baronne d'Orvilliers lui dit: —En vérité, on croirait que ce mariage doit être un supplice pour toi. S'il te déplaît, mieux vaudrait le rompre maintenant qu'il en est temps encore. La jeune fille ne répondit pas. —Tu as des scrupules? —C'est vrai. Le coupé filait rondement, au trot d'un excellent cheval et il n'avait pas beaucoup de chemin à faire. En deux minutes il arriva à l'hôtel de Rambert. La baronne saisit la main de sa nièce et l'entraîna chez elle. Et là, dans le petit salon attenant à sa chambre close où personne ne pouvait entrer, elle lui dit: —Je ne pense pas que tu songes à manquer aux prescriptions de ton père et aux miennes. Louise ne répondit pas. —Je me demande quel profit tu aurais à raconter à ton futur des histoires qui ne peuvent que

le troubler et—veux-tu la vérité tout entière?—lui donner des doutes sur ta sincérité. —Oh! ma tante! —La vertu des jeunes filles a la fragilité du verre. Il ne faut pas qu'elle soit ternie par l'ombre d'un soupçon. Or, après une aventure obscure comme la tienne, qui peut affirmer que des doutes ne naîtraient pas dans l'esprit de ce Praysac que tu supposes inaccessible aux faiblesses des autres? Qui sait si, lui aussi, il ne se sentirait piqué par l'aiguillon de la jalousie, s'il ne se disait pas que son idole n'est pas infallible et qu'elle a pu avoir une minute de défaillance, un accès de folie!... —Oh! —Il a confiance en toi et il a raison, reprit la baronne avec moins de rudesse. Tu n'as jamais été coupable! C'est certain. Je pourrais en témoigner! J'ai entendu la confession du seul criminel, de ce Pierre Broadin qui s'est fait justice en s'expatriant!... Dieu veuille que ce soit sans retour! Mais mon témoignage à moi-même ne serait-il pas suspect à cause des liens qui nous unissent? Et pourquoi détruire cette confiance on l'altère par des aveux inutiles et dangereux? Si tu n'as pas de fautes à te reprocher, pourquoi thumacher en vain en cédant à je ne sais quels conseils de ta conscience sottement alarmée! A force de sottisations et de seins,

nous avons préservé ta réputation de toute atteinte... Mademoiselle d'Orvilliers prononça lentement, en fixant le doux visage de sa nièce qui pâlit affreusement: —Le hasard a fait disparaître toutes les traces de l'infamie attendait dont tu as été victime. Tu es libre, sans liens et sans chaînes... Tu ne dois à l'homme qui t'a outragée que le mépris et à son crime que l'oubli, de même que tu ne dois aucun compte au passé à l'élu de ton cœur, puisque tu ne lui en engages que l'avenir. Enfin il y a une promesse que tu dois tenir avant tout. —Ma tante!... —Celle que ton père a exigée en donnant son consentement à ce mariage, la promesse de ne rien révéler à ton fiancé, de garder à tout prix un secret dont la révélation compromettrait gravement son honneur et le tien... Tu l'as juré! Mademoiselle de Rambert murmura: —Ce silence me pèse comme un mensonge et presque comme une faute. La baronne haussa les épaules. Louise continua: —J'aime M. de Praysac et j'ai foi en lui. Il m'en coûte de le tromper. Il y aura un secret entre nous et cette duplicité me portera malheur! —Enfant, crois en notre expérience! Tu es vraiment trop fa-

cile à alarmer. Tu as des scrupules exagérés. Que dois-tu à ton mari? Une fidélité absolue dans l'avenir, une affection qui lui rende la vie facile, un dévouement de toutes les heures qu'il trouvera en toi, j'en suis certaine! Que pourrais-tu désirer de plus? Sois donc sans crainte. Le passé est mort, bien mort! Pourquoi le ressusciter et le faire sortir de sa tombe? Et puis enfin à quel bon tant de paroles?... Tu as promis... Et cette promesse a été la condition du consentement de ton père... Est-ce vrai? —C'est vrai. —Tiens! la donc! La jeune fille baissa la tête et n'insista pas. A ce moment on frappa discrètement à la porte et une voix joyeuse demanda: —On peut entrer! Louise se leva vivement, essuya ses yeux humides et ouvrit. C'était lui, l'heureux futur, le promis parvenu enfin au comble de ses vœux. Il fut accueilli gracieusement par la baronne de d'Orvilliers à laquelle il dit: —J'ai su que vous étiez à la messe à Sainte-Clotilde où j'ai essayé de vous rejoindre. Trop tard... Alors je suis venu. —Qui, dit docement Louise. Notre paroisse nous était fermée aujourd'hui... —Pour cause de publications, ajouta la baronne. On y parlait de vous, heureux jeune homme!

Ils riaient. Praysac parla des préparatifs du mariage, des formalités à remplir. Il fallait se hâter et se mettre en règle. Trois jours encore et la cérémonie aurait lieu. Alors il iraient pour quelque temps aux pays du soleil, à Nice ou à Besançon, et il venait prendre les ordres! Il s'exprimait gaiement, en enveloppant sa future de regards caressants où passait toute son âme, si généreuse, si dévouée. —Et en partant, il dit tout bas à l'oreille de la jeune fille, dont il pressait les mains entre les siennes: —Si vous saviez comme je suis heureux et comme je vous aime! —Et tu troublerais ce bonheur! Mais ce serait de la démenche. Vraiment y songerais-tu encore? Elle répondit doucement: —Puisque vous le voulez, je me tairai, ma tante! Mais sa frêle poitrine s'enfla dans un soupir de regret. N'était-ce pas pour elle un devoir de tout lui avouer et peut-on avoir un secret pour celui dont on fait le guide, le soutien et le compagnon de sa vie?